

<https://www.dechargelarevue.com/Dans-La-Lumiere-imaginee-de-Dominique-Maurizi.html>



Les Pages de garde, de Florence Saint-Roch

# Dans La Lumière imaginée, de Dominique Maurizi

- Le Magnum - Repérage -

Publication date: mardi 13 février 2024

---

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

---

**En janvier dernier, Florence Saint-Roch** se penchait sur le passé, choisissait les premières *Pages* de ce qui sera désormais sa chronique mensuelle régulière, nous offrant alors une lecture de *On cherche quelqu'un*, de **Jacques Ancet**. Pour cette deuxième livraison, elle ouvre pour nous un ouvrage de la poète **Dominique Maurizi**.

## Pages de garde n° 2 :





Que *La lumière imaginée* (*Faï fioc*, 2016) s'ouvre ou se ferme, nous voici continûment en route, emmenés, à la suite de Dominique Maurizi, *sur le chemin des chiens* : et si sur ce chemin *personne ne veut aller*, on peut pourtant, très diversement, être amenés à le fréquenter, à l'appivoiser et à l'aimer, car c'est en l'empruntant, scande la poète en écho au **Roberto Bolaño** des *Chiens romantiques* [1], que *mon âme a trouvé mon cœur*. Comment concilier nos élans profonds et ce qui, venu du dehors, nous blesse et nous bouleverse ? Comment trouver sa voix, faire entendre son chant, quand autour de nous se déchaînent violences et cris ? Et puis, que faire de cette tension entre une histoire personnelle chaotique (une enfance avec ses traumatismes intimes : *Seuls, toi et moi nous le sommes comme personne, d'ailleurs, nous sommes personne*), et un immense appétit de vivre :

En bottines je cours – les rues, les bancs et les bus sont sales, mais je lève les bras, la tête surtout, je veux faire de moi quelqu'un, je ne peux pas ne pas y penser – je veux faire de moi quelqu'un, de mes mains, de mon cœur quelque chose, oui. ?

Le chemin des chiens est âpre et accidenté, il faut s'y obstiner pour avancer, sachant qu'avancer, c'est s'enfoncer parfois, affronter les fantômes et les souvenirs douloureux :

Non ils ne sont pas beaux les jours qui sont les miens, pas belles les personnes autour de moi. Des cris, des coups et des figures aux yeux sans poids.

L'entreprise est courageuse, d'autant qu'elle se répète indéfiniment, comme le traduit la structure itérative, toute en reprises, boucles et méandres, des poèmes en prose de D. Maurizi. Il s'agit de rassembler ses forces vives, de mettre en œuvre ses ressources intérieures : « Je sens, je vois et j'entends ensemble » (p. 16) « Je sens, j'entends et je crie ensemble » (p.22), « Je sens, j'entends et j'écris ensemble » (p. 36), « Je répète, j'appelle, je convoque, me révolte ensemble » (p. 32). La syntaxe est heurtée, la cadence têtue et puissante, car comment faire le clair sur ce chemin des profondeurs quand y règne la nuit,

« *Nuit, oh ma nuit* », chambre tissée d'ombres et de voix ? Et ces voix, d'abord, quelles sont-elles ?

La poète questionne : qui parle en nous, qu'est-ce donc qui se parle ? « Est-ce ça ? » », « c'est toi ? », « c'est ça ? », « Est-ce vous ? » ; souvent le même constat s'impose : « Pas de réponse » ; souvent aussi certaines voix se font reconnaître, amies et familières ; ces voix, précise D. Maurizi à la fin du recueil, sont celles de Auden, Ausländer, Blake, Bolaño, Celan, Kazantzakis et Pizarnik :

Dans le noir je me donne du courage. [...] Je suis l'enfant, docile et révoltée, je suis lumière sous l'obscurité. J'écris comme on dévore la meilleure nourriture, je lis sauvage au cœur de la nuit ,

Oui, il faut que je te dise, je ne suis pas seule à ma table, pas du tout, et pour moi tout arrive avec le vent, les arbres, avec l'été.

Et la poète d'évoquer (superbement rayonne ici le fameux *Je réside dans d'étranges choses* » d'A. Pizarnik) le processus d'écriture qui est le sien :

Intérieur. Je réside dans d'étranges choses... Je ramasse un morceau de papier, les mots me font défaut mais de l'image tout à coup je vois surgir une -. Voici le temps dénoué. Mon cœur bat, je m'incline et je gratte

sur le papier. Intérieur. On dirait que les êtres, les phrases se mettent soudain à me suivre.

La lumière imaginée trace l'histoire d'une vocation. Quand D. Maurizi demande : « Dis, quelle est cette clarté très haut, très haut dans l'air ? Quelle est cette voix ? », on est tentés de penser qu'il s'agit de la sienne, au moment où elle advient à elle-même. Écrire, chercher, trouver sa voix, la faire chanter, est pour la poète un engagement de toujours, un désir absolument irrépressible, une nécessité chevillée au corps :

[... ] je sens, j'entends cette chose en moi, dans mon sein, dans mon corps, dans toute ma maison. Elle souffle, cette langue, et quelle langue, Dieu si tu imaginais !

Ce don requiert une fidélité à soi malgré tout : *La tempête dit non et le chant me dit oui* et à travers tout :

Reste à ton mot fidèle, il ne t'abandonnera pas. Tu es. Vaste. Tu peux. Nuit, prendre ton vol, car tu connais la joie de la forêt .

PS:

**Repères** : *La lumière imaginée*, de p. [Dominique Maurizi](#), *Faï fioc*, 2016.

À la sortie de ce livre, fin 2016, l'[J.D.nÂ° 660](#) lui fut consacré.

---

[1] - Poèmes 1980-1998, Christian Bourgois éditeur, Traduit de l'espagnol (Chili) par Robert Amutio, 2012.